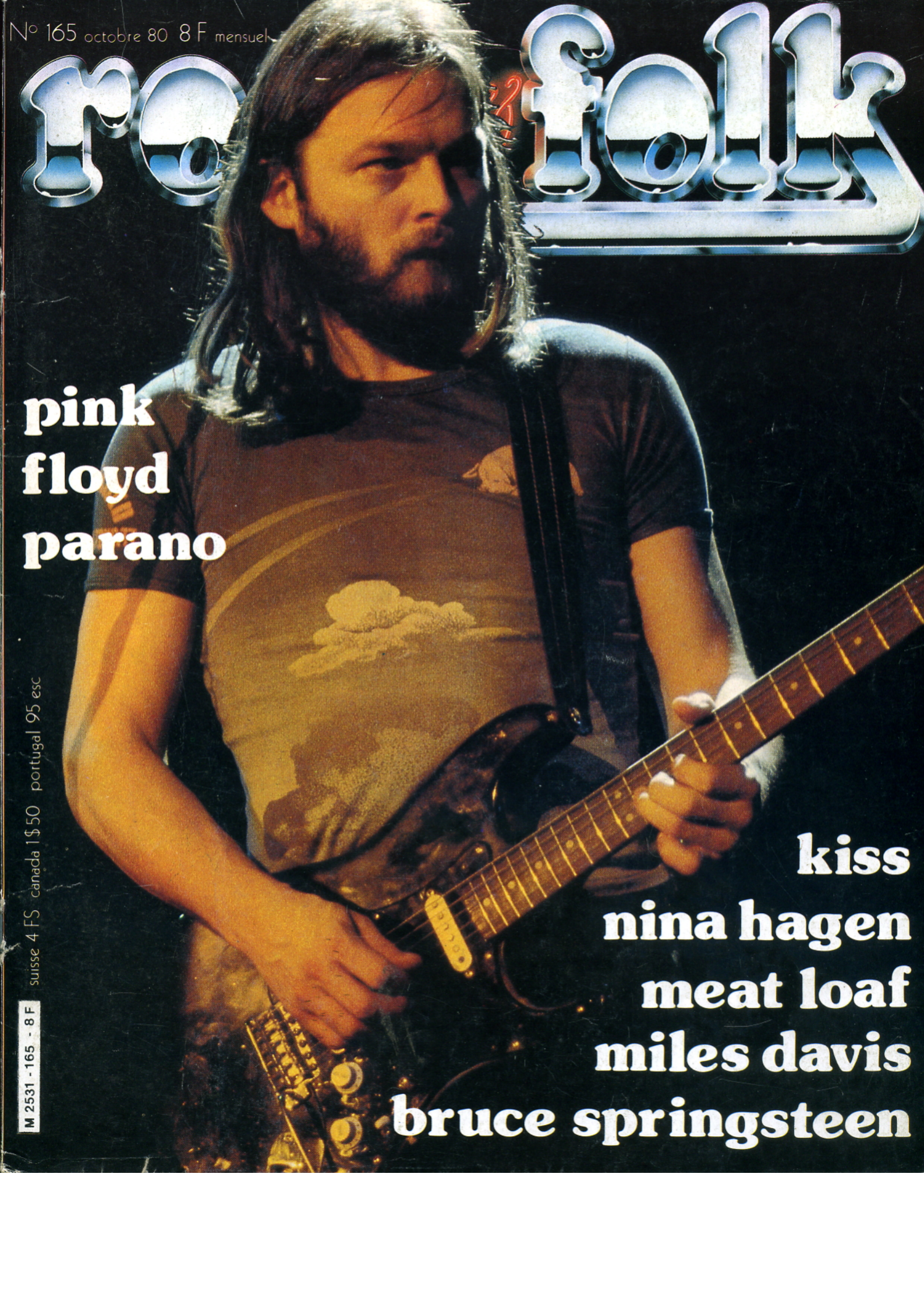
N° 165 octobre 80 8 F mensuel

rock & folk



pink floyd parano

kiss
nina hagen
meat loaf
miles davis
bruce springsteen

M 2531 - 165 - 8 F
Suisse 4 FS canada 1$ 50 portugal 95 esc

Notre reporter à Hollywood s'est arraché à la fascination de l'écran magique pour s'en aller découvrir dans des lieux obscurs quelques groupes qui ne le sont pas moins.

CLASSÉ X

« Don't say what you mean
You might spoil your face
If you walk in the crowd
You won't leave any trace. »
(The Cure, « Jumping Someone Else's Train »)

Pete Townshend avait un hit à la radio, il n'y a pas longtemps. Sans les Who. « Open The Door », ou quelque chose dans ce goût-là. Ça sonnait tout à fait comme Cat Stevens. Devo passe aussi beaucoup ces temps-ci, la Warner ayant bulldozé toutes les réticences des programmateurs. La chanson que l'on entend le plus souvent, c'est « Whip It Up », un hymne à la masturbe ou à la fellation. Très approprié, en l'occurrence. Et pendant ce temps-là c'est encore cette vieille canaille d'Alice qui se marre le dernier – jusqu'à la banque – en faisant peau neuve comme jadis son python mité ; faisant de l'or avec tous les nouveaux robinets pop qui ont « révolutionné » (kleenex, please) le rock et les ondes depuis cinq ans (Cars, Devo, Heads, etc...). Avec un peu plus d'humour, mais tout aussi tuant, Paulo Maccaque démontre qu'on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, titrant génialement son dernier disque « McCartney II », comme une séquelle d'Hollywood. Cet horrible Peter Gabriel parvient enfin à se faire accepter de tous les critiques et programmateurs soi-disant new-wave – tous les fauxderches qui n'attendaient que cela pour retourner à leurs plaisirs honteux et scrofuleux (hier Van Der Graaf, aujourd'hui Magazine). Les Pretenders sont entrés dans les States comme dans une motte de beurre et Chrissie Hynde peut cavaler dans les charts et sur les listes de programmation radio comme une Jeanne d'Arc mal embouchée ; si facile que ça ne doit même pas être drôle pour eux. Le rock en ce moment ressemble à ces vieux culturistes qui arrêtent de travailler leurs haltères : un gros muscle qui a perdu son tonus ; un muscle qui ne bande plus. Vous avez voulu Bob Seger, Led Zep et Blondie, vous en prendrez bien pour sept ans ?

Si vous croyez que j'ai des problèmes avec la musique ces temps-ci, vous avez gagné le berlingot. Je n'en écoute presque plus ; je ne vais en voir que forcé et contraint – ou au moins anesthésié. J'ai de plus en plus de mal à prendre tout ça au sérieux, même si c'est un *business* sérieux. En plus de ça, j'ai tendance à mélanger un peu tout, le rock et mes lectures. Je viens de terminer un article fascinant sur l'amélioration génétique du cheptel américain ; tout sur les vagins artificiels, l'insémination et les greffes d'embryons. Sans oublier les filous qui passent la frontière canadienne avec du sperme de super-taureaux volé à Carnation ou autres supertrusts de l'élevage et de la production de protéines (à 50 000 dollars l'éprouvette, ça vaut la peine). Sans oublier non plus ces pauvres bougres de bœufs castrés qu'on utilise pour faire bander les taureaux, de braves et stoïques bêtes nommées « queer bulls » en jargon de métier (une vache ne supporterait pas le poids des montes répétées ; et puis, tous les taureaux ne sont pas cathos et ne pratiquent pas tous le coitus interruptus...). Et mes fatidiques lectures se mêlent atrocement à mes réflexions moroses sur le sujet qui nous occupe (ou devrait). J'en arrive à voir Pete Townshend ou Robert Plant en taureaux Holstein montant un disc-jockey, un rock critique ou un collectionneur de vinyle, tandis qu'un Mo Ostin en blouse verte glisse de façon experte le v.a. (vagin artificiel) là où il faut, récoltant les précieux riffs dans l'éprouvette. On peut consommer sur place. Ou congeler tout ça pour les générations futures. Les riffs, comme les spermatozoïdes, peuvent se conserver presque indéfiniment. Placés entre bonnes mains, s'entend.

DOIGTS DE FÉE

Pas très sérieux comme vision, je vous entends déjà dire. C'est sans doute vrai. Mais vision pardonnable au moins quand tout ce qui passe à la radio semble sortir des mêmes doigts de fée ; en l'occurrence Ocasek, qui se pose un peu comme la Carabosse du zinzinant. Mais, bon, que les affreux du métal lourd reviennent en force (qu'on nous dit) ou que Townshend bande un peu flasque et qu'il ramène sa tronche fatiguée sur toutes les chaînes et dans tous les magazines achetables (vendus ?), c'est strictement une affaire entre eux et vous. On vous force pas. Et les maisons de disques, dans la bataille ? Oh, elles respirent. On en est presque au point où on recommence à y voir clair ; on peut coller les erreurs et les bourdes stupides sur le dos de « la crise ». C'est pas moi, monsieur le directeur, c'est la crise. Ou les pirates. Et on nous offre Sue Saad and The Next. En 1980. Les cons. Et si les mauvais en France courent toujours après leur Téléphone (II ?), leurs équivalents U.S. font à peu près la même chose et salivent toujours après leur second prototype de la Bombe Platinée. Et qui n'a pas son égérie, demandez-demandez ! Blonde, si possible. Mais en tout cas bien roulée ; et toujours flanquée d'un groupe tuyau-de-poêle.

Les joyeux Midas Adidas de la Warner, ici même à Burbank, ceux-là mêmes qui ont récemment mordu la poussière avec *leur* prototype (Pearl Harbor, un groupe un peu trop bien nommé), récidivent timidement avec une vieille pro de Los Angeles hâtivement maquée avec un conglomérat de bostonieux des plus improbables mais néanmoins aguerris : deux Modern Lovers et un Reddy Teddy. Oui. Vous avez bien lu : le même Leroy qui jouait si bien ses arpèges derrière Baby Jonathan et ses bébés dinosaures joue actuellement les mercenaires dans ce collectif nommé Robin Lane et les Chartbusters. Robin Lane est une ancienne folqueuse dont la plus grande gloire a jusqu'à présent été d'avoir chanté les chœurs sur « Everyboby Knows This Is Nowhere » (on peut faire confiance à ce vieux Neil Young pour trouver tous ces titres un peu trop près de l'os). Les Chartbusters ont quand même fait leurs classes (par les temps qui courent, ils font à peine neuf mois), se taillant une respectable réputation à Boston grâce à un hit local respectable lui aussi intitulé « When Things Go Wrong » (on peut faire confiance à cette vieille Robin Lane, etc...). La suite est aussi ennuyeuse qu'une queue de chômage : signature, contrat, album indifférent, tournée de support, Whisky-à-Go-Go. Je les ai vus ouvrir pour les Undertones. Ils jouaient dix fois trop fort ; c'est ça les folqueux, quand ils s'y mettent. Mais le peu qu'on pouvait entendre était totalement inintéressant. Robin Lane est peut-être un nom qui fait fleur-bleue, mais celui des Chartbusters fleure bon sa multinationale. Une dichotomie tout à fait actuelle, pleine d'à-propos : parce que tout le rock dont on a parlé jusqu'à maintenant pourrait se ranger sous un seul parasol, celui du « corporate rock ». C'était bien la peine d'en finir avec le disco.

Exene/X (photo Melanie Nissen)

LA SCÈNE LOCALE

Mais vous me direz, il reste toujours la scène locale. Aah, la scène locale... La boîte à malices du reporter finaud qui peut faire feu de tout bois... Le papier tournesol de l'Industrie... La jouvence pour les uns, la perdition pour les autres. Ce qui compte vraiment. Plus près des kids, toujours plus près. Ouais. Alors, quoi de neuf dans les clubs de LA ?

La routine, la spécialisation et la normalisation. Dans cet ordre. Plus ça change, et plus c'est la même chierie. Sauf que maintenant, aux concerts « punk » du Whisky, ils vous servent la gnôle dans des gobelets en carton. Même le cognac. La bière aussi, comme à Dodger Stadium. Imaginez ne serait-ce qu'une seconde un martini-gin sec paumé dans une tasse en carton ; avec l'olive... Le patron du Whisky, rien que pour une telle bassesse, mériterait de se faire fraiser le fondement par le fantôme du roi lézard huit fois de suite en place publique. Le plus beau c'est que le mec qui fait actuellement la programmation au Whisky n'aurait jamais été foutu d'assurer ne serait-ce qu'une première partie dans ce même club il y a seulement un an, lui et son groupe (une atrocité punk péroxydée heureusement défunte nommée Shock). Et maintenant c'est lui qui décide qui de Human Hands, Rameses II (le groupe, pas les capotes) ou Rotten Beethoven assurera la première partie de Magazine ou des Dead Kennedys. La bataille n'aura finalement pas été perdue pour tout le monde.

Les limonadiers et autres patrons de clubs se marchent sur les pinceaux pour satisfaire la demande et accommoder les maisons de disque (les talent-scouts ne courent plus aucun risque en terra incognita, quel pied pour les talent-scouts !). Il y a plus de deux cent cinquante groupes prêts à jouer tous les soirs dans les quelque vingt ou trente clubs de la région. L'ennui c'est que sur le tas, deux cent trente-cinq au moins sont à flinguer ; soit nuls, soit malins recyclés, soit – le plus souvent – les deux. La plupart des tocards sont les jeunes pros des années passées ; on change de garde-robe, on accélère le tempo d'un chouïa et on planque la pédale wah-wah dans la boîte à gants (on sait jamais, ça aussi peut revenir, comme les cravates-ficelles).

Le dernier club en date, c'est le ON Club, tout près de chez moi ; anciennement l'Oriental Nights (O-N, get it ?), restau vietnamien gerbeux avec Mickey Mouse sur le menu. Question : feriez-vous confiance aux rouleaux de printemps dans un pareil établissement ? Les drinks sont imbuvables, au ON Club. Margaritas au vin blanc, vous imaginez l'horreur. Faut dire qu'ils ont tout investi dans la piste de danse. Une des attractions régulières du ON, c'est... Geno Washington. Oui, oui, vous y êtes : CE Geno-là, le même gugusse qui était déjà passablement mauvais avec son Ram Jam Band il y a quinze ans à Londres, au temps du Tiles Club ou du Flamingo. Un méritant, Geno. Pas très bon. L'a jamais été. Le sera jamais. Mais ici Geno a fait durant deux mois le bonheur des scribouillards. Les mêmes qui ont gobé avec tant d'enthousiasme les pitreries Two-Tone et investi leurs économies dans des compilations ska bien nullardes. Fuck art, let's dance, hey, pomme ! Et quand c'est pas Geno qui fait le pied de grue sur le dance-floor, c'est Marsha and the Vendettas. Vous trouvez ça spirituel, vous, ce nom ? Attendez seulement d'apprendre qui est cette Marsha-là. Nouvelle égérie new-wave ? Déesse ska ? Re-bop ? Nouveau-twist ? Refried mashed-potatoe ? Vous n'y êtes PAS DU TOUT. La Marsha des Vendettas, c'est Marsha Hunt. Voui. Celle des disques Track et des compilations Fly au profit de l'Organisation Mondiale de l'Enfance ; celle des procès en paternité contre Michael Philip Jagger, aussi. Some girl, Marsha. Toujours virevoltante comme un derviche bas du pétard ; toujours en voix. Bien sûr, ce ragoût sautillant n'est plus très frais, mais c'est au goût du jour. La guinchette, la défonce tarabustante, c'est ça le plat du jour (cette semaine, ou plutôt le mois dernier). Ça va du bon (Plimsouls) au terrifiant (Falcons, des nègres blancs qui feraient rougir Al Jolson lui-même), sans oublier tous ceux que je n'ai jamais eu l'occasion de voir, comme Beachy and the Beachnuts (peux à peine attendre), ou Leroy and the Lifters. Sans oublier les opportunistes sans-espoir-de-retour comme ces amusants X-Streams, que l'on présente déjà comme « the newest West-Coast ska sensation ». Pauvres bougres. Ils ont au moins l'excuse de venir de Phoenix, Arizona ; une bonne adresse pour la réchauffe. Mais tout de même. Et en plus de ça, s'en aller piquer le blase du groupe le plus attachant de Los Angeles, le plus difficile à capturer en action aussi, j'ai nommé les fabuleux EXTREMES. Mais depuis leur charmant quarante-cinq-tours de contrebande (sur Test Tube Records), Maicol Sinatra et sa bande de doux zinzins d'Hollywood se sont fait extrêmement rares. Une prestation au Hong Kong cette année, et c'est tout. Dommage, parce que leur disque était un des rares trucs satisfaisants parmi la pitoyable production locale ; « Bloody Yellow », « Animals Part III » (sans oublier « Mr. Moto ») : une approximation du bruit de la ville, entre Downtown et Chinatown.

MAINS HUMAINES

Il y a aussi tous les jeunes gens de Pasadena, une bande d'énergumènes très atteints et passablement doués dont il serait trop fastidieux de détailler la préhistoire. Disons que Pasadena vous a donné jusqu'à présent un hit de Jan and Dean et Van Halen, mais que vous n'avez pas fini d'en voir. Au début il y avait un groupe nommé Paul Is Dead. Effectivement très Pasadena, comme nom. On imagine très bien une bande de boutonneux nourris au grain et au milk-shake, très frappés des Beatles. Mais ces énergumènes – même s'ils avouent encore une grosse faiblesse pour les Fab Four – sont partis dans des directions très différentes de l'O-Bla-Di-O-Bla-Da School of Music. Il y a eu des tas de groupes embryonnaires, bien sûr, des trucs comme les Newlyweds ou les Monitors ; mais disons pour simplifier que Paul Is Dead a donné trois groupes qui sévissent fort en ce moment sur le circuit du Non Retour : Human Hands, B-People et Nervous Gender. Tous des épileptiques à divers degrés. Bien sûr, tout ce monde-là gravite autour d'organisations comme LAFMS (Los Angeles Free Music Society) et sont par là-même hautement suspects. Mais j'ai eu l'occasion de voir Human Hands plusieurs fois, et ils sont en passe de devenir le groupe le plus intéressant à regarder et à écouter. Disons tout de suite que c'est le genre génération spontanée, fébrile et frénétique, et donc pas du tout mon genre de patchouli. Mais ce n'est pas non plus « cold-wave », comme les cons voudraient bien vous le faire croire. Leur

(Jim Cassimus)

Human Hands

première chanson, c'est toujours « New Look », une diatribe sur la mode. Et je vous prie de croire qu'ils en connaissent un rayon question mode, les Human Hands. Le batteur ressemble à un jeune Bigeard, malgré ses lunettes d'écailles ; en réalité c'est Dennis Duck, le seul batteur pensant de toute l'histoire du rock (depuis Robert Wyatt, en tout cas). Juan Gomez, dans sa chemise rouge, a l'air impossiblement normal et très bon. Rick Botts, le bassiste, est le proverbial « pizza-face » du lot ; tout droit sorti d'une publicité pour Clearasil ; quat'zieux, lui aussi. Bill Nolan est le beau gosse, discret derrière son synthétiseur, petit sourire aux lèvres, presque abstrait. Quant à David Wiley, le chanteur dont le jeu de scène fait vaguement penser à un goret décapité, ce n'est rien de moins qu'une gravure de mode : blond, joufflu, le corps dodu et flasque moulé dans un t.shirt de surfer, malgré la croix de Malte et tête de mort sur sa poche poitrine, Wiley pourrait aisément passer pour Kid Normal dans sa banlieue résidentielle natale. En dessous de la ceinture, c'est une toute autre affaire : car ce soir le beau David a décidé de nous faire voir ses jambes (roses et laides à souhait) et de revêtir un short de plage étonnant, un truc publicitaire vantant les mérites d'une marque de jus d'orange ou d'aspirefrais ; avec le choquant slogan SUCK'EM UP écrit un peu partout sur ses bosses tumescentes, le tout sur fond azur, sans oublier les palmiers et les seaux de plage. On en oublierait presque les infâmes chaussures de ville marron qu'il porte, s'il ne les avait assorties d'une paire de socquettes si vilaines, à carreaux bleus et rouges. Et la musique ? Dense et excitante, la musique ; dansante, aussi. The Modern Dance, s'entend. Texture riche, rythmes touffus, paroles énigmatiques et pas du tout évidentes. Des titres comme « Crazy Upside-down », « Check-out » ou « Dilemnas ». Des refrains comme « Let's go existen-tial ». Un côté « matheux à la plage », avec beaucoup de cymbales qui déferlent comme des vagues, et des ballons en plastique pour souligner l'effet. J'ignore si Paul is dead ; mais Papa Ubu et le

bon Captain se portent très bien, merci. Alive and well in Pasadena.
Mais on aurait tort de faire l'amalgame bête: les Hands sont des originaux. Leur musique rappelle plus une sorte de musique foraine dérangée qu'autre chose. Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus? Que Kim Fowley va les découvrir? C'est déjà fait. Le cropophage du Strip les a contactés pour les produire et les vendre au plus gros acheteur. Qui n'a pas son néo-Devo? Il avait même une idée terrible pour la pochette du disque, déjà: une main écartée avec la tronche des cinq gus sur chaque empreinte digitale! On imagine fort bien la chose, dans le plus pur style GNP-Crescendo circa 1969, post-psychedelic craignos. Les cinq garçons se sont fait un plaisir d'envoyer chier le Charognard, poussant même la cruauté jusqu'à « négocier » avec le producteur de Devo. Oh, oh.

PEROU

Remarquez bien, je ne vais même pas essayer de vous bourrer le mou. J'avoue tout de suite que mon seul grand frisson depuis le début de l'année a été de voir et entendre Willy DeVille chanter « Bad Boy » au Roxy. La classe. Jusqu'au bout de ses longs ongles noirs. Et ce groupe qu'il s'est ratissé, oh ma mère: tout droit sorti d'un film de Bertolucci, ou de la nouvelle vague italienne. Et Willy, il se l'est enfin dégoté, son saxo-baryton. Depuis le temps qu'il en voulait un. Et jusque dans les chaussettes que vous le sentez, le baryton. Mon autre claque, c'est d'avoir vu Pere Ubu au URGH festival qui se tenait chez Bill Graham à San Francisco, dans un théâtre cramoisi de Market Street, le Warfield. En sandwich coincé au milieu d'une programmation des plus aberrantes: le misérabilisme minable des Dead Boys, le reggae ragoûtant des Members (un des groupes les plus ridicules qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps), et la perfection sinistre de Devoto et Magazine. Ubu a bien changé, mais ce n'est pas si alarmant qu'un récent rapport dans le « New York Rocker » le laissait craindre. Sûr, Tom Herman est effectivement parti travailler sur un derrick du côté de Houston, Texas, remplacé par un Texan au passé pour le moins troublant, Mayo Thompson (Red Crayola). Et personne n'a encore démenti que David Thomas soit devenu Témoin de Jehovah et qu'il ait la ferme intention d'occuper son temps libre à développer une affaire de comptabilité (déclarations de revenus, plus précisément). Mais ce ne sont pas des développements trop étonnants, quand on connaît un peu les oiseaux. Ce soir-là au Warfield, les gens de Pere Ubu ont certainement prouvé qu'ils étaient une entité aussi forte que jamais, plus forte en tout cas que sur leur dernier album pourtant bien réjouissant, « The Art Of Walking » (Rough Trade). La grosse différence, c'est que le groupe est de plus en plus centré autour de Thomas, qui est devenu un show-man hors de pair, une sorte de Tiny Tim poids lourd tout à fait original, drôle et merveilleux. La musique, elle, a rétréci. Avec Thompson qui gratte ses rébus sur cette grosse Gibson à caisse (ou Harmony?), la musique est plus minimale, plus expérimentale aussi, qu'avec Herman. Le reste du groupe s'est mis au diapason aussi (si on peut parler de diapason avec un groupe pareil): Ravenstine joue les abonnés absents et son synthé est des plus discrets. Même les deux furieux, Krauss et Maimone, semblent jouer « en deçà »; rythmique toujours étonnante, mais qui ne fait plus décoller le vaisseau comme avant, comme au concert de l'année dernière, par exemple. A l'exemple de Thomas, tous les membres du groupe sont en costard à présent, Mayo dans un large costume bleu électrique; les autres pourraient être des employés de banque. Reste David Thomas, qui ne cesse décidément pas de grandir et d'étonner. Constamment sur la planche, Thomas offre un récital de blagues nonsensiques, petits scénarios de quatre minutes ou fables qui vous laissent choir sans conclusion dès que vous mordez un peu. Saint François d'Assise taille grand-patron, il parle aux « birdies »; éléphant du Bolchoï il ne se contente pas de nous démontrer « the art of walking », mais nous apprend aussi le pas de danse le plus curieux, qu'il exécute avec cette grâce particulière aux gens obèses; et laissez-moi vous dire que le Crocus Walk vous ferait passer vite-fait le goût du Rock Lobster – si ce n'était sans doute déjà fait. Quand David Thomas vous susurre à l'oreille qu'il est une « big pink ball, a big pink ball at the bottom of the sea », on peut vraiment croire sa voix de cartoon tragique, sa démarche aquatique et étrangement légère; on peut même croire ses histoires tristes sur les « little fischies ». La fin est brutale: « I was beached, and then I was bleached... washed out and... bleached » (me suis échoué, et puis blanchi. Lessivé et blanchi). Sur le disque ça s'appelle « Rhapsody In Pink », boléro génial; un doigt grassouillet fermement planté dans le cul de George Gershwin. Et c'est finalement en se laissant porter par l'humour pervers (ou totalement innocent?) et l'intensité du funk erratique de « Misery Goats » (ces titres!), ou par le désopilant mais très sérieux interlude crooner de « Horses », qu'on s'aperçoit tout d'un coup que la tranquille ambition de ce quintet industriel n'est rien moins que de SAUVER LE MONDE. En déplaçant son centre de gravité.

X

Mais, bon, on n'est pas là pour parler de ce qui est bon. On est là pour parler de ce qui se fait. On est un organe d'information, sacrénon. Alors, on va parler de X. Un groupe qui depuis un an à peu près a pris le flambeau de Los Angeles. Ils n'ont rien demandé à personne, remarquez bien. Et personne ne leur a rien demandé non plus. Mais autant eux que d'autres. Depuis les temps héroïques du Masque et du Elks Club Benefit, il y a de cela deux ans, je n'ai jamais voulu parler de X. Je les voyais devenir de plus en plus populaires, mais continuais de trimbaler mon silence comme un silice. Parce qu'au fond je n'ai jamais aimé ce groupe. Mais je n'ai jamais trop bien su pourquoi non plus.
A première vue, tout semble contre moi. Jamais vu groupe rameuter autant de fidèles si régulièrement; ni groupe faire autant l'unanimité des critiques américains (Hillburn, Marcus, etc.); jamais vu groupe du cru faire autant bouger son public. Et puis ils ont le côté marginal, « artistes », pour eux. Une mesure de crédibilité. Poètes-manqués-de-Venice-deviennent-punk-rockers-dans-les-bas-fonds-d'Hollywood. Bonne copie, tout ça. Et ils n'ont apparemment jamais vendu leur cul. Sais pas si on leur a jamais proposé, remarquez. Et puis il y a eu le mariage romantique en diable d'Exene et John Doe; folle escapade au Mexique, they-live-by-night et

(Sheila Rock)

Cure 79

tout ça. Mais pour moi ils ont toujours été une sorte de Jefferson Airplane du punk. Le seul groupe américain à avoir une coloration West Coast. Un côté insulaire assez déplaisant. Des voix horripilantes, des voix en sirènes de police ou d'ambulance. Des harmonies impossibles et fausses. Mais bon, sur ce dernier point Ray Manzarek dit que c'est la grande force du groupe : « A eux deux (John et Exene), ils vous sortent les trucs les plus étranges ; ce n'est pas de l'harmonie atonale, mais ça n'en est pas loin. Ça me fait penser à Schoenberg ou Berg, presque (presque !). Et j'ai été très surpris de trouver un pareil sens de l'harmonie chez un groupe de Los Angeles... ».

Il doit quand même savoir de quoi il cause, Manzarek ; en tout cas, ne comptez pas sur moi pour discuter à pareille altitude. Sur scène, par contre, ils sont assez marrants à regarder. Au moins cinq minutes. Le contraste, je veux dire. Le contraste poilant entre Billy Zoom et John Doe. Vous avez d'un côté Billy Zoom et ses allures de Riquet à la Houppe be-bop-a-lula, ses bonnes joues roses et son absurde risette perpétuelle qui semble toujours indiquer qu'il n'y a personne, mais alors *personne* à l'étage (we're so vacant) ; une sorte de fermier dopé qui vous égrène ses lichées de guitare claires et nettes, parfois rockabilly, parfois punk-toute-berzingue, mais toujours sans passion. Et à côté de lui vous avez John Doe qui attaque sa basse comme un chien dérangé ; une sorte de beauté sombre à la Richard Hell. Une rébellion de seconde main. John Doe chante furieux, des trucs du genre « We're desperate, get used to it » ou « the world's a mess/it's in my kiss ». Derrière cet étrange tandem cogne Don Bonebrake, une brute de batteur qui fait de X une des meilleures machines à rythme qui soit. Et puis il y a Exene, bien sûr, qui a tour à tour l'air vachard des survivueuses et le pathétique des poupées de chiffon. Sur les photos elle a presque toujours l'air bien, Exene. En réalité, elle fait souvent zone sinistrée.

Et là encore il faut insister sur ce miracle-pas-perdu-pour-tout-le-monde de la convulsion punk. Parce qu'il est un peu trop facile d'être cynique. Il reste que ladite convulsion a été

(Mélanie Nissen)

Exene/X

réelle et honnête et sincère et importante, à L.A. plus que partout ailleurs (sauf Londres au début). Malgré tout ce qu'on a pu en dire. Arriérés, suiveurs, clowns, oui. Mais une chose importante aussi, pour peut-être deux cents individus dont la vie a complètement changé. Et ça on ne peut pas le leur retirer, aux éclopés du Masque. Prenez Exene, le petit bout de femme mal foutu dans sa peau laiteuse, fascinant visage carré vissé sans cou sur un tronc précoce ; bouche amère et noire, empoisonnée. Traînant son malaise à Venice dans les poetry workshops (for Chrissakes). Arrive John Doe ; il a encore un nom imprononçable d'Europe de l'Est. Il vient de Baltimore. Arrive le punk. Et en deux mois Exene se retrouve bombardée égérie punk, Vierge Noire du pogo-pogo. On a beau penser ce qu'on voudra du reste, ça c'était BIEN.

Bien sûr, les couilles molles des maisons de disques ne toucheraient pas à X avec une perche. Mais le groupe a quand même deux pierres sur lesquelles il a bâti sa curieuse chapelle. Comme artefact, son beau simple sur Dangerhouse est de loin plus attirant que son album (qui se vend très bien, merci). Si le son est un véritable brouillon des choses à venir, il y a là deux de leurs chansons les plus fortes. « We're Desperate » fait partie de leurs sets depuis le début. Quant à « Adult Books », elle contient l'inoubliable refrain : « All in a line/They're all in a line/Like adult books/I don't undestand, Jackie Susann meant it that way... » L'allusion à l'auteur de « Valley of the Dolls », surtout, si appropriée. Mais c'est surtout côté pochette que la galette Dangerhouse a le dessus. Les photos les rendent mystérieux – alors qu'ils sont collectivement aussi attrayants et mystérieux qu'un paquet de pommes chips. C'est le début de l'imagerie noire, aussi. Les croix : celle qu'on voit perchée sur la colline en face du Hollywood Bowl, d'abord. Et l'autre, plus inquiétante, la croix de Saint-André enflammée sur la pochette de « Los Angeles ». Les autres photos de l'album sont par contraste plus gauches, voire même un peu cul. Exene ressemble à une victime polio ; les autres à des fermiers du Kansas. Ironiquement, cette gaucherie même reflète un élément très réel du groupe, le même élément qui les fait adorer ici et a fait crouler de rire les sophisticos de Londres ou des Bains-Douches. Parce que les cloportes de X n'ont aucun humour. On peut donc aisément se moquer d'eux. Mais ils peuvent tout aussi bien sombrer dans le misérabilisme le plus débile que d'offrir ce glaçant constat qui ne peut venir que de quelqu'un qui a vécu la vie qu'ils décrivent, comme cet aveu de racisme sans émoi dans « Los Angeles » : « She started to hate/Every nigger and Jew/Every Mexican that give her a lotta shit. »

On peut se rebiffer contre les thèmes outrageusement misérabilistes et sottement crasse (« Nausea », « Sex And Dying In High Society ») dans lesquels Doe et Exene semblent ravis de se rouler ; mais « Los Angeles » reste un album difficile à ignorer. Le pouvoir des chansons est trop grand ; elles ont presque toutes un « twist » qui les rend remarquables, uniques et incroyablement accrocheuses. Et c'est à tous les gros malins qui choisissent prudemment d'ignorer la « Unheard Music » que semble s'adresser Exene lorsqu'elle hurle à un moment : « Your phone's off the hook, but you're NOT ! ! »

« The Unheard Music » traduit assez bien le climat désespérant qui prévalait il y a un an pour tous ces groupes qui ne pouvaient jouer ni se faire entendre nulle part dans cette ville, berceau même de l'Industrie. C'est aussi sur cette chanson que X reconnaît le plus ouvertement ses emprunts. Ça et leur coup de chapeau aux Doors avec leur version speedée de « Soul Kitchen ». Non que les emprunts se limitent aux Doors : sur « Sugarlight », John Doe beugle et rugit remarquablement comme John Cale. Mais la Doors connection est plus naturelle et la partition de Manzarek semble presque couler de source ; c'est une manière pour X de faire le pont entre la « unheard music » et la seule musique issue de L.A. qu'ils soient prêts à revendiquer : celle des Doors. Et on a beau être sceptique et secouer la tête d'un air entendu, les giclées d'orgue qu'infuse soudainement Manzarek au milieu ou à la fin

de certains morceaux ne sont pas pour rien dans la qualité énervante de cet album : on se rebelle un peu, mais on y revient toujours. On se rebiffe surtout contre la crudité et l'étroitesse des thèmes choisis par X. La drogue, la drogue et encore la drogue. Le sexe et la mort. Mais je suppose que quand le Velvet Underground chantait et parlait de ces choses-là, les gens devaient trouver ça nul et dégoûtant. Ou même se moquer d'eux.

Il reste que l'approche de X me semble un peu pied-plat pour gagner l'adhésion sans arrière-pensée. Mais chacun sait que les arrière-pensées sont les garde-fou des veules et des carriéristes, de ceux qui vivent dans la sainte trouille de se tromper. J'ajouterai seulement que le fait de savoir presque d'avance que X va se faire jeter si jamais il s'aventure hors des freeways du L.A. Basin me le rendrait presque attachant et lui donnerait presque le droit qu'il s'est déjà arrogé de « représenter » Los Angeles aux yeux et aux oreilles du monde. Parce que le monde a les mêmes réserves sur L.A. que celles que je nourris contre X, à peu près.

LA CURE

J'ai déjà dit que j'avais des problèmes avec la musique, et en lisant ce qui précède cela doit paraître évident. Mais ce n'est pas tout à fait juste quand même. Parce que j'ai la Cure. Un disque. Un seul. Depuis des mois. Un disque qui m'a ouvert sur toute une musique totalement étrangère pour moi, voire même passablement ennemie. Et me voilà en train d'y aller à la tâte comme un caporal dans un champ de mines, comme un sous-marin avec son sonar, chez tous ces Angliches grelottants, rigolos du zinzin ou sinistres maestros. Ça va des joyeuses ritournelles pour bambins du futur d'Orchestral Manœuvres aux mambos de dromadaires du Monochrome Set (Symphony), en effleurant même les plages cadavériques de Joy Division. Je précise tout de suite : un peu. A petite dose ! Et ma connaissance du terrain est fragmentée, incomplète ; dilettante ! Et j'entends bien qu'elle le reste. Je vois déjà percer là-dessous les premiers signes de la scrofule ; le rock au fond des chambrettes froides, pour les gamins de demain. Non merci, j'ai déjà donné. La Vague Blême a déjà son cadavre. Son héros. Son suicide. La réaction du monde a été presque universellement cynique. Pauvre Ian Curtis. Pauvre Joy Division. Catapultés dans les charts. « Love Will Tear Us Apart ». Indeed. Mais j'écoute encore « Disorder » avec émoi. Et aussi parfois le monumental et étonnant « Atmosphere », produit par Martin Hannett, qui se trouve sur la délirante superproduction sortie par Sordide Sentimental, « Light Und Blindheit ». En face B : « Dead Souls ». Mais ce n'est pas ça le plus drôle. Le plus drôle c'est que bien avant le grand saut de Curtis, j'ai reçu une lettre de J.P. Turmel accompagnant le Sordide Envoi, dans laquelle il écrit texto, et je n'invente rien : « Joy Division allie à la fois un grand sens du commercial avec une intense sensibilité. Jean-François Jamoul (Jarnoul ?) (qui aime la précision), à qui précisément je disais que leur LP était « sinistre », rectifia le qualificatif en le remplaçant par « funèbre » (ce qui effectivement est plus juste et rend mieux compte de la profondeur de ce groupe). » Ceci couché sur papier le 9 avril 1980. J'aimerais pas trop qu'il précise quoi que ce soit sur moi, l'animal. Depuis ça j'ai beaucoup de mal à me forcer à écouter les disques de Joy Division. I'm funny that way.

J'avais originellement prévu de vous en tartiner des pages sur Cure et son nouveau disque, mais Gorin a pratiquement tout dit dans sa critique de « Seventeen Seconds » il y a trois mois (et ce n'est PAS un renvoi d'ascenseur ; j'apprécie assez peu de me faire couper l'herbe sous le pied pour les choses qui m'importent, et encore moins de me faire mettre en châsse prématurément par un quelconque godelureau, même s'il écrit bien. Et même si les intentions sont bonnes. Je préférerais être augmenté. Ou viré). Il est le seul critique que j'aie lu des deux côtés de l'Atlantique à ne pas gémir et bouder le nouvel album. « Seventeen Seconds » est meilleur que « Three Imaginary Boys ». Et vous savez tous ce que je pense de ce petit chef-d'œuvre. « Seconds » est plus uni, plus soudé. Il y a une qualité aqueuse dans le son qui rend l'écoute répétée encore plus agréable et désirable. Et pourquoi rechigner sur le nouveau line-up ? Gallup ou Dempsey, quelle différence ? L'important dans la Cure c'est la guitare de Smith, la voix de paumé, et le drumming résolument antédiluvien du réjouissant Lol Tolhurst. Et qui pourrait objecter à l'addition des claviers liquides de ce Mathieu Hartley ? Ecoutez seulement ce qu'il fait en prenant la grande spirale sonore de « M » à rebours.

Non. Je ne vais pas m'user la santé à essayer de persuader qui que ce soit que Cure est un groupe important. Il est important pour moi. C'est suffisant. A l'encontre des autres, Cure n'est ni léger ni sinistre. Ni accaparant. C'est une musique qui invite aux écoutes répétées. Une musique-espace. Une musique qui vous laisse respirer ; une musique dans laquelle on peut s'écouter penser. On peut bien sûr essayer de déchiffrer les paroles secrètes et obtuses, les bribes incomplètes et sybillines de Robert Smith. Recréer les instants qui ont donné naissance à ces bribes. Mais ce n'est pas nécessaire, je crois. On peut tout aussi bien, et avec autant de plaisir, remplir les blancs. A cet égard les chansons de Cure peuvent être des maisons : « Je reste la nuit dans ta maison / Je vis une autre vie dans ta maison / Je change le temps dans ta maison / Les heures passent si lentement (...) Je me noie la nuit dans ta maison / Je fais semblant de nager / Semblant de nager. » (« In Your House »)

L'autre différence entre le premier album, les simples et « Seventeen Seconds », c'est que Robert Smith est devenu moins « malin », moins smart-ass dans ses lyrics. Et plus profond. Ce qui n'exclut pas la belligérance ; mais il y met les formes : « It's not a case of too much light / It's just a way I feel that matters / Tell me I'm wrong, I don't really care » (« Ce n'est pas une question de dire la vérité / C'est juste que ça colle avec la situation / Traite-moi de menteur / De toute façon tu le ferais / Ce n'est pas une question d'essayer de plaire / Tu sais bien que tu pleures tout le temps / C'est juste ton rôle dans la partie / Pour aujourd'hui »).

Et tous ces tempos englués, ce son maelstrom, ces fausses pistes ouvertes partout, ces implosions et ces coups de grenades sous-marines qu'on entend dans « Play For Today ». Mais suffit. Ce sera tout le songbook ou rien du tout. Le cataplasme ou la Cure. Il faut choisir. Et c'est déjà tout choisi. – PHILIPPE GARNIER (Los Angeles – août 80).